

FEUX CROISES épisode n° 13

- Tu feras bien attention, recommandait la mère à voix basse, essuyant une grosse larme. Elle craint la nuit.

Lorsque l'amour se faisait gémissements, elle pleurait en sourdine, peinant sur le chemin. Comment pourrait-elle vivre avec cette absence ? Cette absence qui l'étouffait déjà ? Quand son délire la reprenait, repoussant la réalité, elle débitait geignarde : « C'est qu'elle est maligne ma Marcelline. Elle pourrait s'échapper. » Et pour finir, hurlait : « Elle ne pense qu'à s'échapper, vous le savez bien ! »

Edifiée en grès au cours du XVème siècle, l'église Saint-Arnoul tenait encore debout, bien droite parmi son troupeau de ruines. Ses portes étaient grandes ouvertes. Lourdes portes à deux battants, grises de pluie, ferrées de clous rouillés. Le prêtre, un vieil homme édenté, au visage couperosé, les attendait. A l'approche du cortège, il descendit les marches du porche et vint à leur rencontre. Alors, Berthe redoublant de fureur, se mit à hurler.

- Vous ne pourrez pas la garder ! Elle n'aime pas le bon Dieu ! Elle s'échappera !

Il fallu trois hommes pour la maîtriser et l'emporter, la bave aux lèvres et les yeux révulsés.

- Tu n'aurais pas dû y aller, reprochait Anna. Ce n'était pas ta place.
- Marcelline, je l'aimais bien, répliqua Line.
- A présent, te voilà toute retournée, les yeux bouffis !
- Laisse-la faire. Les larmes ça va, ça vient, grommela Emile à l'abri de son journal, grand ouvert devant lui.

Puisque la guerre était finie, Louis qui cumulait les fonctions d'aubergiste et de maire, promettait une fête. « Une fête avec un grand bal ! Tout comme avant la guerre. » Il y aurait deux musiciens. Un vieil accordéoniste aveugle qui n'avait pas son pareil pour faire virevolter les couples sur « *La valse brune* » de Vincent Scotto et un jeune clarinettiste, adepte de jazz, pour ravir la jeunesse sur les

notes de Glen Miller. Avec des titres aux accents inconnus, il rêveraient d'ailleurs sur « *In the Mood* » et « *Moonlight serenade* ». Comme toujours, les femmes étaient chargées d'annoncer la nouvelle. Quant à Nathalie, aidée d'Elise, elle préparerait ses bonnes tartes aux prunes dont elle gardait le secret.

- Il n'y aura pas de fête, affirmait Aurélie. C'est beaucoup trop tôt.
- Cinq ans sans fête, c'est long, s'insurgeait Augustine, avec un regain de vivacité.
- Il ne doit pas y avoir de fête, s'écriait l'aînée prise de colère.

Jacques avait écrit à ses parents. Une longue lettre difficile à rédiger. Il expliquait ces mois de silence forcé, ses nouveaux amis. Il ne doutait pas que ses parents aimeraient ceux qui l'avaient entouré durant sa maladie. Il ne parla pas de Marthe.

XI

En provenance de Serres, le vieux car jaune et bleu s'arrêtait une fois par semaine, à dix-huit heures précises, face au lavoir. Porteur de nouvelles que lui confiait la Poste, il ravitaillait également le village en grosses miches rondes récoltées en cours de route chez le boulanger de l'Epine. Les passagers étaient rares, les voyages onéreux. L'homme et la femme qui en descendirent étaient des citadins. Déléguée pour les recevoir, Line les identifia aussitôt. Ils empruntèrent à sa suite le chemin qui grimpeait là-haut chez les Bernard, à la limite des ruines.

- Je pensais voir Jacques, dit la mère déçue.
- Avec des béquilles, le chemin n'est pas pratique !

Le couple se consulta du regard. – Des béquilles ? Dans sa lettre, il n'en parlait pas, dit le père.

Appuyée du front contre la vitre de sa fenêtre, les bras croisés sur la poitrine, Anna guettait leur arrivée. - Les voilà, dit-elle. Veux-tu que nous te laissions ?

- Restez au contraire, demanda Jacques d'une voix blanche. Ils ne savent pas ...

- Tu n'as rien dit dans ta lettre, soupira-t-elle sans étonnement.

Jacques se taisait et son épais silence incommoda Anna. Le garçon baissait la tête comme un enfant pris en faute en attente de punition. D'un geste affectueux, Emile tapota son avant-bras : Dans ce cas, nous restons, dit-il.

De part et d'autre on esquissa des sourires crispés. A leur entrée, Jacques se leva, un peu déséquilibré sur son unique jambe. La couverture glissa à ses pieds. D'émotion, le cœur de la mère se serra. Son visage devint cireux. Etouffant une plainte derrière sa main.

- Comme tu as grandi, réussit-elle à articuler. Te voilà un homme à présent.
- C'est un homme, renchérit le père d'une voix grave.

Précipitamment, Anna poussa une chaise dans sa direction sur laquelle il s'affaissa lourdement et, pour combler le silence qui s'installait entre eux, proposa du café. Ce n'était que de l'orge grillé par ses soins. Elle s'en excusait . « Du café, on n'en trouve plus par ici et depuis longtemps. »

La mère assise tout près de son fils miraculeusement retrouvé, le contemplait avec des yeux avides, des yeux qui ne pouvaient s'en détacher de crainte de le perdre à nouveau. Il y avait tant de questions sur ses lèvres, tant de souffrance, de bonheur à rattraper qu'elle pétrissait ses deux mains dans les siennes comme pour se prouver qu'elle ne rêvait pas.

- Jacques, répétait-elle tremblante, mon petit Jacques. Comme tu as dû souffrir.
- Il nous a beaucoup inquiétés, dit Anna. Mais son courage l'a sauvé.

Alors seulement, comme par cette brèche ouverte, les questions s'engouffrèrent. Contenues trop longtemps, elles déferlèrent. Le ton monta. Jacques leur devait des explications. « Son dé part... Une fugue pour eux ! Sans raison autre que celle de la jeunesse, de l'inconscience. Et puis ce long silence durant lequel ils l'avaient vainement attendu. Désespérément cherché... Et pour finir, cru mort ! »

Sous les reproches, Jacques se taisait, brusquement redevenu le petit garçon d'autrefois qui rêvait de liberté. Un bruit de pas dans l'escalier attira

l'attention. Les gonds de la porte gémirent, le loquet émit une plainte métallique, et Maître Desnoyers, vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon gris, se présenta. A son entrée, le père se leva...

- Je suis très heureux de faire votre connaissance dit-il la main tendue.

Brusquement la présence de Max renversa les rôles. Le temps n'était plus aux reproches. Il fallait parler de mérite, de reconnaissance. Il démontra, avec des mots simples, que leur fils, comme tant d'autres jeunes Français, était passé sans transition de l'enfance à l'âge des responsabilités. Il apaisa leur colère.

- En France, il s'est trouvé des hommes pour lutter contre l'occupant et votre fils fait partie de ceux-là, dit-il. Appuyant fortement sur le « votre ». Soyez certains que je déteste la guerre et toute sorte de violence, mais face à l'horreur il fallait réagir.

- Jacques aurait dû nous en parler, répliqua le père à demi convaincu.

- Auriez-vous accepté son envie de combat ? Compris la certitude de la victoire qui l'animait ? L'auriez-vous laissé partir ? interrogea Max, sans cacher son doute.

- Je ne le pense pas, dit le père.

Loin de ce débat, la mère reprenait des couleurs, pleurait doucement mêlant son chagrin à celui de son fils. Sa souffrance aux siennes, sa gêne à la sienne. – C'était encore un enfant, dit-elle, essuyant ses yeux. Comprenez-vous ? Un enfant ?

Max hésita à s'avancer sur un terrain aussi délicat. Il se savait incapable de faire admettre à la mère que, loin d'elle et sans son aide, son fils était devenu un homme. Il choisit d'ignorer la question pour poursuivre à l'adresse du père : Et le connaissant bien ce garçon-là, je suis certain qu'il a préféré éviter une scène difficile.

-La blessure ? demanda ce dernier, désignant d'un coup de menton la jambe de son fils.

Max réfléchit un court instant. Il opta pour le silence. Mettant fin à la conversation, il se leva. Et, se tournant vers l'intéressé : Jacques vous racontera cela beaucoup mieux que moi, dit-il. A suivre

